

On comprend les angoisses envahissant le cœur des Malouins quand un de leurs navires tardait à rentrer au port. On savait le Turc embusqué de tous côtés. On multipliait les vœux et les pèlerinages. Chaque jour une terreur croissante ramenait sur le port les parents, les amis des matelots, des négociants et des passagers. On interrogeait les capitaines des autres navires.

La tempête avait-elle sévi dans les parages que devait parcourir le "Phénix"? Les bâtiments comme çant avec le Levant apportaient-ils une légende grosse de sang et de larmes?

Parmi les femmes et les mères empressées d'apprendre le sort d'êtres chers, Mme de Miniac était la plus intéressante et la plus affligée. Tenant par la main Jocelyne, elle errait sur les quais, interrogeant les matelots, fouillant l'horizon du regard, demandant à tous ce qu'ils savaient du sort du "Phénix". Un à un elle quitta ses ajustements coquets, et parut vêtue de noir, comme Jocelyne. Toutes deux portaient le deuil par avance; et pâles, belles dans leur douleur, elles eussent arraché des larmes aux cœurs les plus durs.

A mesure que passaient les semaines se confirmait davantage la certitude d'un malheur.

Si la jeune femme eût encore conservé un doute, une lettre reçue par la mère du capitaine du "Phénix" révéla l'étendue de l'infortune, qui atteignait un grand nombre de familles.

La suite d'un combat inégal, le "Phénix" avait dû céder au nombre. Les corsaires turcs, après avoir dépécé le navire selon les lois du partage établi, avaient vendu les officiers et les matelots. Un certain nombre d'entre eux travaillaient sur le port, quelques-uns, devenus la propriété du Pacha, servaient dans les palais ou gémissaient dans les cachots. Quant au capitaine, acheté par un négociant, il accomplissait un travail de manoeuvre.

Il croyait savoir que le chirurgien, M. de Miniac, faisait partie des esclaves auxquels avait droit le Pacha sur chaque prise amenée par les corsaires.

Mais là se bornaient les renseignements du capitaine du "Phénix". Une partie de son équipage avait été entraînée dans l'intérieur des terres, et nul ne pouvait savoir si jamais on en entendrait parler. C'était la séparation sans fin, plus terrible que la mort même, puisqu'elle s'augmentait de la pensée des tortures quotidiennes subies par un être aimé.

Quand Mme de Miniac apprit quel était le sort de son mari, elle fut saisie d'une fièvre si subite et si violente qu'on la crut perdue. Elle survécut cependant, rattachée à la vie par son amour pour sa fille et par une faible et lointaine espérance.

Une chance de salut restait aux marins devenus esclaves: celle du rachat. Ceux qui avaient fait l'acquisition des malheureux spéculaient sur la pitié et la générosité de leurs proches. Un homme dont la famille était riche rapportait un gros bénéfice à son maître. Le Pacha, qui se réservait les prisonniers les plus intelligents et les plus robustes, comptait leur rançon au nombre de ses revenus. Souvent aussi il se trompait dans ses calculs. Tel savant appartenait à une famille pauvre qui jamais ne parviendrait à le racheter.

Les parents écartés, restaient les religieux de la Merci.

Ceux-là revenaient les mains pleines d'aumônes, brisaient les fers des captifs, les ramenaient en France et les rendaient à des parents désolés. Mais, quelle que fût la générosité des fidèles, et leur pitié pour les prisonniers des Turcs, bien peu chaque année recouvraient leur liberté. Ne fallait-il point d'ailleurs songer d'abord aux plus faibles, aux plus malheureux, résister aux entraînements de la compassion et remettre à un prochain voyage ce qu'on aurait voulu tout de suite accomplir.

Mais enfin, si lointaine que fût cette chance, elle existait. Mme de Miniac rattacha son cœur à cet espoir. S'efforçant de dominer son angoisse, elle triompha de la fièvre qui la clouait sur son lit, se reprit à s'occuper de sa fille, et eut désormais un but dans sa vie: la délivrance de Robert.

Jusqu'à cette heure elle avait vécu des sommes gagnées par son mari. Il lui restait une réserve bien modeste, encore s'interdit-elle d'y toucher, et résolut-elle de vivre désormais de son travail. Très instruite, fort adroite, elle pouvait tour à tour donner des leçons et s'occuper d'une façon fructueuse.

Avec un courage héroïque et simple, elle se rendit chez ses anciennes amies, visita les femmes de riches armateurs, leur demandant appui et conseil.

L'intérêt qu'elle inspira, intérêt mêlé de respect, ne tarda point à porter ses fruits.

Trois mois après avoir appris la catastrophe du "Phénix", Mme de Miniac pouvait non seulement se suffire, mais mettre chaque mois de côté une somme consacrée au rachat du captif.

Une orpheline, sa filleule, Ganette, fut chargée du soin de la maison, afin de permettre à Jocelyne de prendre part à l'œuvre commune.

L'andis que la petite servante vaquait aux soins du ménage, Jocelyne exécutait des broderies délicates, sa mère parcourait la ville, s'intéressant à sa tâche. Le soir les réunissait, et toutes deux recommençaient l'entretien dans lequel revenait sans fin le nom du père et de l'époux.

Afin de se trouver plus près de ses élèves et des magasins, Mme de Miniac quitta sa maison de Saint-Servan, et vint habiter Saint-Malo. Il lui eût été impossible de traverser deux fois par jour, en bateau, l'espace séparant la ville de son faubourg. Elle trouva une maison modeste et tranquille, dans une rue étroite, et loua la demeure où elle avait vécu si heureuse.

Les seuls événements de sa vie étaient l'arrivée des bâtiments corsaires.

Il lui semblait toujours que l'un d'eux apporterait des nouvelles de l'absent. Vingt fois déçue, elle n'en continuait pas moins ses douloureuses enquêtes, demandait aux officiers, aux matelots, si nul ne savait ce que devenaient les marins du "Phénix".

Hélas! les bagnes et les cachots d'Alger les gardaient trop bien pour qu'il leur devînt possible d'écrire à la famille.

Le jour où les marins du "Neptune" se répandirent en joyeuses bandes dans les rues de Saint-Malo, Mme de Miniac reçut au cœur le même choc qui la frappait à chaque débarquement. Mais sur ce cœur meurtri les coups retentissaient d'une façon plus cruelle et plus sinistre. Le temps, en s'écoulant, bien loin d'amortir sa douleur, la rendait plus âpre. Elle redoutait de mourir à la peine, avant d'avoir accompli son œuvre de libération.

Serrant contre elle le bras tremblant de Jocelyne, elle demeura longtemps assise sur le rocher du Grand-Bé, sans avoir le courage de prendre la parole. Elle laissait couler des larmes sur son beau et pâle visage, et fixait son regard voilé d'un brouillard de pleurs sur la mer, qui se plaignait au loin, et mourait en petites vagues sur une bande de sable doré.

Des barques dont les voiles se découpaient sur un ciel pur, passaient au large; des vols de mouettes traversaient l'azur. Autour d'elles régnait le silence, et tandis que des tavernes de la cité Corsaire s'élevaient des chants d'une joyeuse ivresse, Mme de Miniac et sa fille, pressées l'une contre l'autre, pleuraient celui qui, sans doute, murmurait leur nom.

—Robert! ah! Robert! s'écria Mme de Miniac dans ses sanglots.

Jocelyne passa un de ses bras autour de son cou.

—Pourquoi te laisser abattre et te désespérer aujourd'hui? demanda-t-elle. Rien n'est changé dans notre situation et dans la sienne. Si nul ne nous apporte des nouvelles de mon père, il ne s'ensuit pas qu'il doive être plus malheureux. Nous prions tant pour lui que le Seigneur le prendra en pitié; nous travaillons si activement pour amasser le prix de sa rançon que nous parviendrons à compléter ce qui nous manque.

—Jocelyne, en trois années, combien avons-nous amassé?

—Si nous comptons ce que tu possédais à l'époque de la prise du "Phénix", la différence des revenus de ta maison, avec le loyer que nous payons, ce que tu as gagné avec tes leçons, et moi avec mes broderies, nous avons plus de deux mille livres.

—Chérie! Ne sais-tu pas qu'il en faut au moins le double pour acquitter la rançon de ton père?

—On te paie davantage, mes broderies deviennent à la mode. Encore deux années, et nous aurons l'argent nécessaire. Alors, profitant d'un voyage des Pères de la Merci, nous leur confierons notre trésor, et nous les chargerons de négocier avec le Pacha la liberté de mon père.

—Deux ans! répondit Mme de Miniac, vivrai-je jusque-là.

—Ah! tu deviens cruelle! s'écria Jocelyne en resserrant davantage la chaîne de ses bras caressants. Je sais bien que dans ton cœur mon père occupe la première place; je ne saurais m'en plaindre. Le soulager dans son malheur, parvenir à lui rendre la liberté, est le but de ma vie. Cependant, la préoccupation qu'il me cause ne m'empêche pas de t'aimer. Mais toi! C'est à peine si ta pensée se reporte sur moi quand des nuages sombres traversent ton esprit. Mourir! tu n'en as pas le droit tant que je te reste, car ta perte serait ma condamnation. Nous devons exister l'une pour l'autre. Si tu ne veux pas désespérer ton enfant, jure-lui de ne jamais plus céder à ces idées de découragement.

—Ah! dit Mme de Miniac, j'en triomphe souvent; je te le jure, cet amour maternel dont tu sembles douter à cette heure, me fortifie cependant chaque jour. En te voyant si belle, en te trouvant si courageuse et si dévouée, je me dis que ton père sera fier de toi le jour où il te pressera dans ses bras.

—Il ne me reconnaîtra pas, dit Jocelyne en secouant la tête. Je comptais huit ans quand il partit

pour le voyage dont il n'est pas revenu. J'étais une enfant, il retrouvera une jeune fille. Mais j'en suis certaine, si ses yeux hésitent, il me devinera à mes baisers.

Mme de Miniac attira sa fille dans ses bras et la garda sur son cœur.

Plus de deux heures elles restèrent ainsi, plongées dans des sentiments si profonds qu'ils arrêtaient la parole sur leurs lèvres.

Le jour baissait; l'horizon paraissait ceint d'une double écharpe pourpre et vert pâle; un bruit lent et monotone se faisait entendre autour du Grand-Bé: clapotis sourd et continu dont les deux femmes n'entendaient point les murmures. Cependant, peu à peu le sable devint humide, des flaques d'eau envahirent les roches; des franges d'écume baignèrent l'îlot de granit.

La mer montait.

Lorsque Mme de Miniac sortit de sa contemplation, la route conduisant à la terre ferme, sans être interceptée, devenait cependant difficile. La mère poussa un cri de frayeur.

—Ce n'est rien! fit Jocelyne; néanmoins il est temps de partir.

Elles descendirent le Grand-Bé, traversèrent en posant le pied d'une pierre sur l'autre, la distance qui les séparait du rivage, et se trouvèrent en sûreté au moment où une vague énorme battit avec fracas les flancs de l'écueil.

Alors deux têtes dont l'expression n'avait rien de rassurant se montrèrent entre la brèche d'une muraille ruinée. Jadis on avait élevé des constructions sur le Grand-Bé. Le vent d'hiver en balaya la toiture; les murailles tombèrent sur place, laissant debout deux angles, puis des meurtrières, et une sorte d'appentis suffisant pour mettre un homme à l'abri de la pluie.

Souvent, durant les heures chaudes de la journée, les enfants y coururent, heureux de trouver ces cachettes propices. Les pêcheurs y préparaient leurs appâts; les petits s'y attardaient, s'amusant à voir monter la marée; le dimanche, les jeunes filles venaient rêver en cherchant sur la mer l'ombre d'une voile.

Il n'était point rare, non plus, que de mauvais gars s'y cachassent, certains que personne ne les écouterait préparer des projets criminels et disposer leurs batteries.

Ceux qui, après le départ de Jocelyne et de sa mère apparurent au milieu des murailles ruinées, passaient à bon droit pour des êtres malfaisants. Paresseux, ivrognes, on ne leur connaissait point d'état, et bien que de temps à autre on les vît manier les rames d'un bateau, ils ne comptaient point parmi les mariniers. Les fraudeurs, en grand nombre à Saint-Malo, les régalaient souvent d'eau-de-vie de contrebande. Chaque fois qu'un méfait se commettait dans la ville, on pouvait, sans crainte de faire tort à leur réputation, en accuser Corbillaud et Bouche-en-Coeur. Trop habiles pour se laisser prendre, ils réussissaient toujours à prouver un alibi vainqueur, chèrement payé à leurs complices, et reprenaient le cours de leurs méfaits avec une nouvelle audace.

Corbillaud comptait vingt ans: court, trapu, râblé, certain de sa force, ayant de longs doigts pressants et nerveux, un regard capable d'embrasser vingt objets à la fois, il était le premier des deux associés. Bouche-en-Coeur lui obéissait humblement, et il ne se révoltait jamais qu'au moment du partage, assez peu équitable quelquefois.

Ce jour-là, aucun d'eux ne put réclamer la priorité de l'idée qui leur traversa le cerveau. D'un regard tous deux se comprirent:

—Bonne affaire! dit Corbillaud.

—Excellente occasion, ajouta Bouche-en-Coeur.

—Il s'agit d'enlever le magot.

—Quand?

—Ce soir.

—C'est bien vite, nous manquons de renseignements.

—Bah! les femmes nous en ont suffisamment fournis... Plus de deux mille livres à cueillir...

—Sais-tu où elles demeurent?

—Elles se chargeront de nous l'apprendre.

—Suivons-les alors.

Tous deux descendirent le Grand-Bé en quelques enjambées, et se trouvèrent à quelques pas de Mme de Miniac et de sa fille.

La maison qu'elles occupaient n'avait que deux étages surplombant l'un sur l'autre. De larges poutrelles noires s'entrecroisaient sur la façade, les fenêtres aiguës dressaient des pignons sombres, et toute la devanture de cette demeure se composait de vitrage à carreaux étroits donnant à l'ensemble un aspect de légèreté.

(A suivre)